

# Tribune

## Touchez au réel !

Quelques remarques à propos des films tunisiens à l'occasion du Festival international de film de Carthage, 2016



Roland Merk

Je reviens en Tunisie, invité par les Journées cinématographiques des Carthage à voir et à revoir des films.

Je descends du Boeing 737 venant du froid de Zurich, je regarde et je me souviens. Oui, il y a peu de temps, 6 ans exactement, j'étais ici à Tunis, témoin heureux de ce printemps arabe version tunisienne, regardant avec étonnement ce qui se passait devant mes yeux.

Enfin ce pays et son peuple bougeaient, laissant derrière soi ces années de plomb et de dictature, cette clique ou plus exactement ce racketteur qui s'enfuyait après sa chute sur une péninsule dorée ou, mieux encore et en conséquence de leur propre imagerie au Disneyland de Paris. Ce Donald Duck fuyait les images fortes de la réalité qui transgressent tout commentaire ou autre image télévisée. Oui, ce corps brûlé et embaumé de ce héros Mohamed Bouazizi ne laissait plus de place. Je revois ce soulèvement de masse de la jeunesse, des ces bas-fonds, de ce peuple appauvri par la cupidité des autres, angoissé par la terreur de la vie journalière et géré par un système de crédit qui les mettaient à la chaîne d'un esclavagisme moderne, paraphrasant d'autres comme en Grèce d'ailleurs.

S'asseoir dans les salles obscures des cinémas à Tunis, c'était cela ma tâche en m'invitant au JCC 2016, regarder en sorte, comme Platon dans sa fameuse allégorie de la Caverne, ces images du monde entier, mais avant tout les films des pays arabes et spécialement de la Tunisie. Retrouverai-je à nouveau cet élan que j'avais jadis rencontré lors de la révolution tunisienne? Ces quelques mots et images et idées, ce lexique écrit il y a six ans de ça sur les murs de la Capitale: WE CAN DO IT / NO FEAR / RÉVELUTION / FREEDOM / MORT RCD / ENFIN LIBRE / LAICITÉ / KARAMA – DIGNITÉ POUR TOUS ? Qu'allais-je voir dans ces salles de cinémas? me ferais-je éblouir ou figer ? Qu'allais-je voir de nouveau entre les extrêmes existants d'EISENSTEIN ou DONALD DUCK du patrimoine mondial de l'imagerie ?

### ARABESKEN DER REVOLUTION

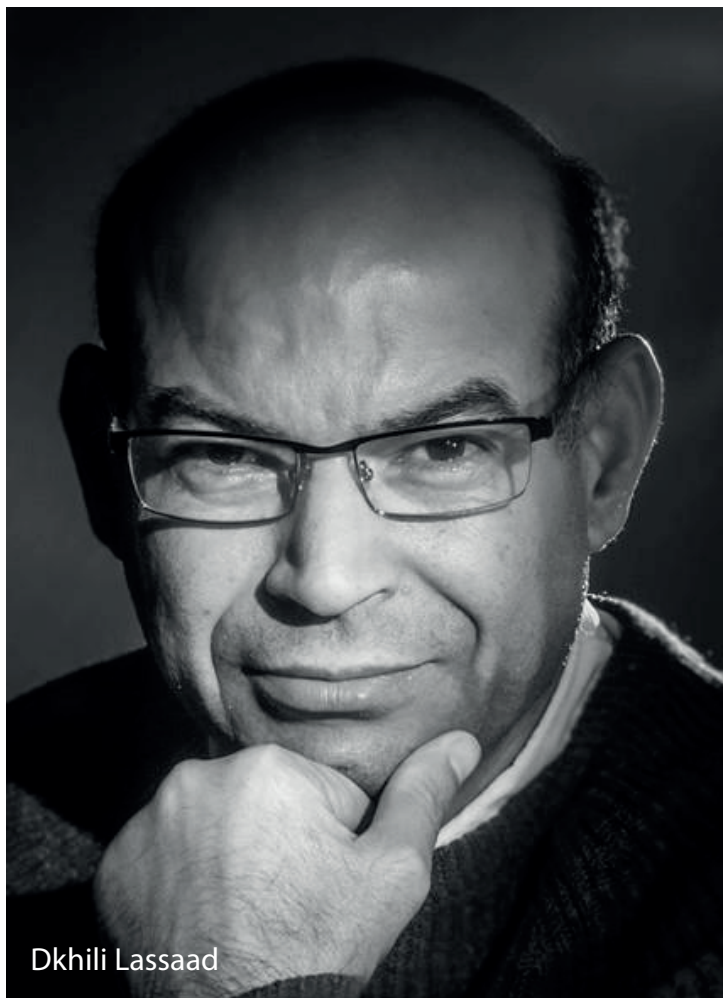
Zornige Tage in Tunis, Kairo...

Herausgegeben von Roland Merk



Geschichten, Reportagen, Essays, Tagebücher und Gedichte von Ali Toumi Abassi, Salwa Bakr, Lassaad Dkhili, Kathrin Lötscher, Roland Merk, Amel Mokhtar, Hasan Hamid, Ilan Pappé, Howaida Saleh und Hakim Soltani aus der edition 8

Voir et revoir des films un par un, 4 ou 5 films par jour pendant 10 journées dans mon cas, est une chose, mais c'en est une autre quand c'est à l'occasion d'un festival comme Carthage: se laisser immerger par cette résonance entre images elles-mêmes de films variés et ces commentaires écrits ou pas après séance ou encore ces dialogues avec des critiques professionnels et avant tout cinéastes. Et ne pas oublier ce public tunisien merveilleux, très jeune comme je l'avais découvert, presque assoiffé et affamé de voir de films venant de par le monde, attendant des heures avant projection devant les salles de cinémas!



Dkhili Lassaad

J'ai découvert avec stupeur que ce public vivait et voulait regarder avec de nouveaux yeux à la hauteur du nouveau temps, donc, à ne pas confondre avec ces Zombies de cette cinéphilie en Occident qui fuyait le vide de cette triste réalité et le "malaise dans la civilisation" selon les mots de Freud. Ce public regarde des films, parce que "ça les regarde", je me suis dit pour varier une phrase populaire du bon vieux français. Et soudain la parole enchaînait par automatisme: « Mais qui regarde les regardants et est-ce que ça les regarde en regardant les regardants, et quelle est la fonction du ça? " La question m'a laissé assez perplexe dès le commencement de ces journées cinématographiques. J'en avais vu beaucoup de films tunisiens dans ma vie. Je me souviens bien encore de la visite de Nouri Bouzid lors de la projection d'un des ces films dans les fins fonds de la Suisse lors des années de plombs en Tunisie fin 1980. Depuis j'en avais fait souvent la critique pour la presse cinématographique germanophone. Je savais à travers mes visites récurrentes de la Tunisie sous Ben Ali à quel point il était difficile à faire passer des messages à travers cette double censure du "Divan occidental-oriental", d'un côté la censure de l'état, s'ensuivait une presque autocensure des réalisateurs, de l'autre côté cet aveuglement des spectateurs et des producteurs outre-mer

par cet Orientalisme dont Edward Saïd avait fait avec justesse la critique. Il en découlait donc souvent des films très gentils pour ainsi dire, s'appuyant des fois in-extremis sur la tolérance et les Droits de l'homme, un vague souffle progressiste sans nommer par au moins l'ironie ou l'allégorie la triste et répressive réalité qui entourait ces cinéastes. Donc tout court: Un été ça et là sous le soleil noir de cette dictature à La Goulette hivernale!

Ce malaise - bien plus lourd que ce malaise occidental qui est aussi triste et une variation de ce soleil noir qui nous entoure mondialement - se sentait partout, un vide se dégageait de ces films, un non-dit, une sorte de « ça » parlant à travers ces belles images qui était en fonction de cette nécessaire et pourtant fausse conscience pour reprendre quelques mots du philosophe Karl Marx. Et qu'en est-il aujourd'hui et spécialement en Tunisie?

Je voyais et je revoyais des films, et je me souvenais soudainement de la phrase d'un autre philosophe allemand, à savoir Walter Benjamin et ses mots que chaque révolution ne s'adresse pas seulement au futur, mais aussi au passé, que toute image de celui-ci passe par le prisme de la révolution qui remet tout

dans une autre et radicale lumière. Quelle était donc cette lumière à juste titre dans ces salles de cinéma à Tunis montrant une rétrospective du film tunisien? A quoi bon, me disais-je, de revoir ces films tunisiens pré-révolutionnaires sinon pour les plonger dans cette nouvelle lumière par une critique approprié à la hauteur de cette nouvelle donne. Faire une rétrospective est une bonne chose, mais sans une perspective qui donne contour à ce dénommé "rétro" toute cette aventure me semblait assez aveugle. N'y avait-il pas eu de révolution? Pouvait-on enchaîner films par films tunisiens du passé sans une sorte de « vérité et dignité », faire en sorte une classification entre « dinosaure et bébés du film "cinématographiquement parlé avec Jean-Luc Godard? Après quelques films qui me plongeaient dans le passé de la Tunisie, j'étais assez confus et avant tout aussi assoiffé et affamé que ces jeunes cinéphilas de la Capitale pour de nouveaux films. Mais qu'allaient-ils donc voir? Et où se retrouvait ce « cinéma, c'est 24 fois la vérité par seconde », pour reprendre à nouveau les mots de Godard? Il est vrai, une révolution est une chose à long terme, faire bouger la machine de tout un peuple, mettre de l'huile et de l'essence, ce travail constitutionnel et économique à la fois, revoir la symétrie de la mécanique et pourquoi pas le rétroviseur, la laïcité et l'histoire donc, prennent du temps.

Mais ne serais-ce pas une fonction du cinéma et de l'art tout court à prendre le devant et de faire ce travail de bon scoutisme d'avant-garde, essayer des nouvelles pistes, pas forcément dans le désert de la bonne vie familiale de jadis, mais en pleine capitale, donc dans cette société complexe qu'est cette nouvelle Tunisie? Et aussi poser des questions radicales de vitesse et de force, donc de pouvoir? Et avant tout, en bon guide, que pourrait être le cinéma pour nous faire voir la réalité telle quelle est afin de prendre la bonne direction et d'éviter d'entrer dans le mur?

Je ne peux m'empêcher de décrire un sentiment que j'avais en moi en regardant la récente production de films tunisiens, à savoir que cette cinématographie se réinstalle dans le bon vieux cadre de « la sainte famille », comme le disait Marx. Évidemment cette cellule de vie peut et doit être un choix de prédilection et l'exemple dont nous donne le cinéaste Mohamed Ben Attia dans son film « Hedi, un vent de liberté » est merveilleux. Pour une première fois l'amour s'impose comme

une vraie question de vie, l'amour s'oppose aux règles des parents et ici spécialement contre la souveraineté des mères qui étouffent leur fils. Il y a donc ici une vraie question d'opposition et de révolte entre individu et famille, mais il reste à constater que ce film comme beaucoup d'autre ne sort pas vraiment des sentiers battus. Le cadre de la famille n'est pas dépassé par une vision plus élargie, à savoir une approche du monde du travail, du pouvoir, de l'histoire, en somme la société tout court. C'est la raison aussi que cette critique des mœurs et du milieu familial reste assez abstraite car évitant toute autre champ sociétal. Le héros du film reste pour ainsi dire prisonnier de la bande-dessiné.

Prenons l'exemple de ces quelques cinéastes de fiction du Maroc très véridique, par exemple Nabil Ayouch avec « Ali Zaoua, prince de la rue » et son dernier film « Much loved » et « Starve your dog » de Hicham Lasri. Ces films enragés et engagés, dont le premier a été censuré malheureusement au Maroc mais heureusement montré à Tunis, démontrent la réalité telle quelle est et accusent le pouvoir. Oui, oui, j'entends déjà les « Cris et chuchotements » (Ingmar Bergmann) de quelques lecteurs tunisiens ! Prônant la pudeur du spectateur est une belle chose, mais l'argument est assez hypocrite si la pudeur s'installe aveu-



Fethi Saïdi

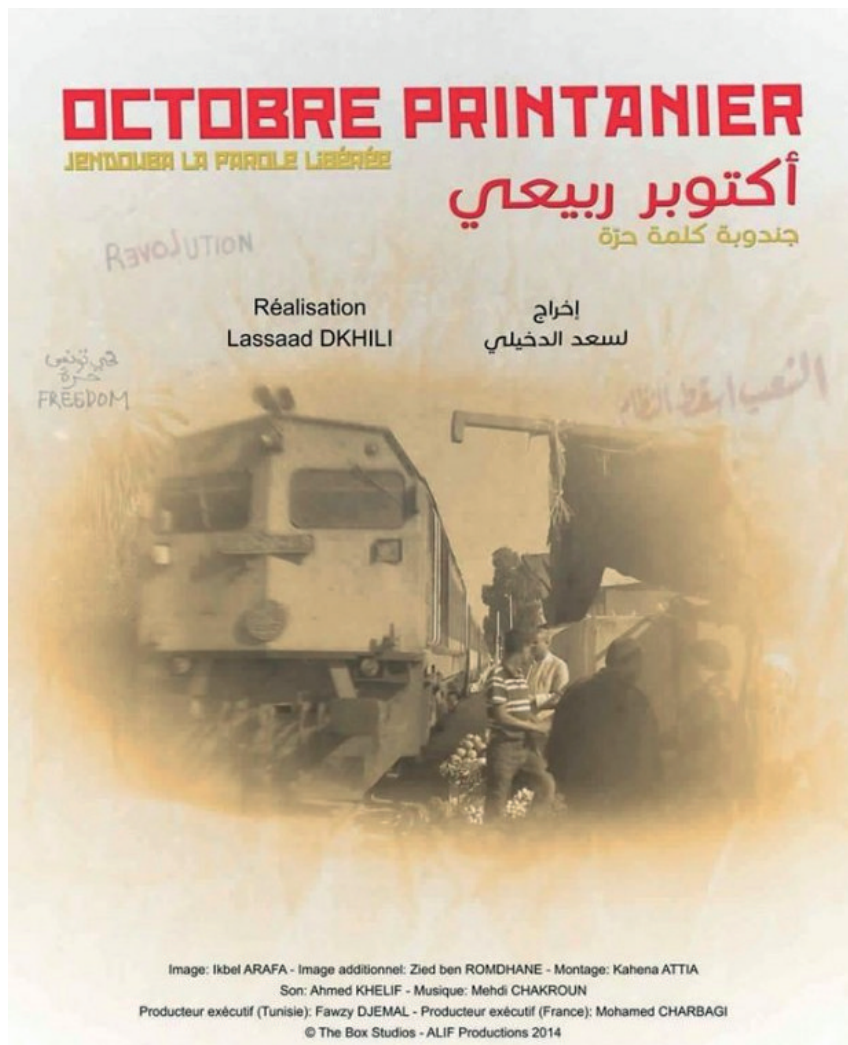
gument au prix de ne pas vouloir montrer cette réalité choquante et loin de toute pudeur qui est aussi la réalité du Maroc (et d'autres pays).

Il faut donc avoir la liberté des arts (comme celle-ci dans la foi). Il y a pour ainsi dire nulle fiction qui puisse interdire l'œil du cinéaste et - quel surréalisme de le dire - à vouloir interdire la réalité tout court aussi brutale qu'elle soit! C'est même la déontologie de la pudeur elle-même qui exige l'incrimination et l'extinction de toutes conditions humaines dans ces formes de non-liberté, de force, d'exploitation etc. Tout autre chose serait aveuglement. Et bien sûr, et pour terminer la boucle de mon raisonnement il y a aveuglement partial si le film tunisien ne se penche que sur les rapports de famille et de sexe sans y gratter un peu plus et de mettre le cadre familiale dans un plus grand contexte, celui de la société, du travail, des rapports de classes etc. On pourra toujours revendiquer la liberté des sexes et de l'amour, mais ces éloges restent abstraits tant ils ne parlent pas aussi et en même temps des facteurs qui les déterminent réellement. Mais là la fiction toucherait au vrai réel est c'est là justement que je vois la grande black box du cinéma tunisien surgir de ses profondeurs!



Ce qui saute dans les yeux dans ce contexte et quel grand malheur de le constater est l'absence quasi totale du film documentaire en Tunisie. C'est ça le « Noli me tangere » du film tunisien et son information: « Ne touchez surtout pas au réel ! » A part le film documentaire de Fethi Saïdi "Derrière la vague" (2016), qui dénonce avec vigueur la pauvreté extrême et qui avait été montré lors du festival, il se manifestait un grand trou autour de la représentation du réel de ce pays. Pourtant j'avais eu l'occasion de voir quelques rares perles de ce genre dans d'autres occasions. Prenons l'exemple d'"Octobre Printanier" (2015) de Lassaad

Et pourtant il y aurait si beaucoup de chose à faire et à montrer! La réalité tunisienne explose en milliers de facettes de réalisme et même d'hyperréalisme et de surréalisme, produit son propre grand film et sa « réalité dépasse la fiction », comme l'avait constaté déjà Flaubert pour son temps et sa littérature, mais aucune grande production de films documentaire tunisien dans le récent passé à la hauteur de ce nouvel temps! Alors se pose la question à quoi sert cette grande absence du documentaire en Tunisie? N'est-il pas temps de sortir dans la rue, dans les usines et les champs, sur mer et terre, dans les mosquées et parle



Dkhili, beau film documentaire s'engageant autour de la libre parole des citoyens et leur précarité. Il reste donc ce lourd bilan à faire envers la cinématographie tunisienne que la réalité dans toute sa complexité ne soit pas travaillée et accompagnée par ses cinéastes et par des documentaires. Comme quoi une révolution – ou du moins un changement d'assez grande ampleur pour les plus sceptiques – ne se soit jamais produit dans ce pays!

ments, à témoigner de cette nouvelle réalité et la critiquer et contribuer ainsi au jeu démocratique et à ce public jeune, assoiffé et affamé voulant découvrir le monde et cette nouvelle Tunisie et aller plus loin encore et vers de nouveaux horizons. Donnons-leur donc la chance!